

A UNE LYRE MUETTE.

I

Au renouveau, quand la nature
Étale sa robe de mai,
Un doux parfum, un doux murmure,
S'élèvent dans l'azur charmé.

Le monde entier n'est qu'un parterre. .
Pour fêter la belle saison,
Embaumant le ciel et la terre,
Les fleurs éclosent à foison.

Dans l'air monte un concert mystique. .
Des monts, des bois, du bord des eaux,
Vers Dieu s'envole ce cantique
Chanté par des milliers d'oiseaux.

Et celui qui fit toutes les choses,
Sur les oiseaux et sur les fleurs,
Sur les rossignols et les roses,
Sur les lis aux pâles couleurs,

Sur les délicates fauveltes,
Sur les oisillons dans leur nid,
Sur les timides violettes,
Jette un regard et les bénit.

Tout ce qui chante le poème
Fait d'harmonie et de senteur,
Est béni du Maître suprême,
Faible brin d'herbe, humble chanteur.

II

Dans le grand monde des pensées
S'ouvrent les fleurs de l'idéal ;
Vers le ciel, des voix cadencées
Poussent leur rythme musical.

Ici, cette rose éclatante
Qui d'un doux encens charme l'air,
C'est Hugo, l'immortel, qui tente
De monter d'où descend l'éclair.

Ce cygne blanc, c'est Lamartine. .
Et, rossignol mélodieux,
Sur cette branche d'églantine
Musset pleure un peuple de dieux

Mais tout près de la fleur superbe,
De la rose et des lis altiers,
D'humbles violettes, dans l'herbe,
S'ouvrent sur le bord des sentiers.

Se mêlant à la voix sonore
De l'oiseau qui charme les bois,
L'on entend résonner encore
Des fauveltes la frêle voix.

Comme au printemps, quand la nature
Fête le Dieu de l'univers
Le concert de la créature
Chante aussi par la voix des vers.

Et c'est une douce harmonie
Où chaque âme fond ses transports,
Qui sur les ailes du génie
Apporte au ciel de doux accords.

Et le Maître, dans sa justice,
Est reconnaissant à chacun,
Il sait bénir l'humble calice
Qui lui donne tout son parfum.

Il accorde aussi bien sa grâce
Au chanteur timide et tremblant
Qu'à l'oiseau de plus noble race,
Doux rossignol, ou cygne blanc.

Donc, quel que tu sois, ô poète !
Jette hardiment au ciel bleu,
Les sons de ta lyre inquiète. .
Chante. . tes chants volent à Dieu.

ÉDOUARD SERRE.

Uzès, octobre 1880.

ADIEUX DU TAMBOUR.

A JEAN TAPIN.

SONNET.

Oui, c'en est fait, la loi l'ordonne,
Jean Tapin, ton rôle est fini ;
Des champs de Mars et de Bellone
A jamais te voilà banni.

Toi qui longtemps de la colonne
Soutint le pas mal défini,
Aux objets qu'on collectionne,
Demain tu seras réuni.

Chassant de tes doigts la baguette,
Les sons cuivrés de la trompette
Vont te détrôner en tout lieu ;

De côté, mettant ton air crâne,
Relègue au grenier la peau d'âne. .
Sonnez clairons ! Tambours, adieu !

ALCIDE CHAPEAU.

Octobre 1880.